

QUELQUES LÉGENDES
CONTEMPORAINES
ANTIRACISTES

Véronique CAMPION-VINCENT

La force et l'universalité des préjugés sont maintenant largement reconnues. Les préjugés nous concernent tous. Ce ne sont pas seulement les « personnalités autoritaires », comme on l'affirmait de façon optimiste dans les années cinquante (1), mais bien chacun d'entre nous qui, à un niveau émotionnel non contrôlé, est susceptible d'éprouver des préjugés raciaux et culturels, de ressentir une hostilité face à la différence.

Ces sentiments hostiles spontanés peuvent être tenus en échec par l'exercice du jugement critique et les leçons apprises par l'éducation civilisée, mais ils s'expriment souvent par le détour du folklore – et surtout à travers les blagues et les légendes contemporaines qui énoncent le préjugé non contrôlé. Les légendes contemporaines sont des récits collectifs, repris et transmis par des groupes qui les chargent d'effets de vérité, de références à des autorités qui en garantissent l'authenticité, maintes fois affirmée. Innombrables sont les récits qui dénoncent l'étranger comme dangereux et contaminant (et le déviant qui ne se conforme pas est tout aussi visé

que celui dont les traits ou la couleur de peau diffèrent des nôtres).

Il est cependant des histoires qui semblent délivrer un message fort différent, car elles sont ironiques et présentent des personnages mis dans des situations embarrassantes ou ridicules par leurs propres préjugés. Récemment, des fictions et des courts métrages se sont basés fréquemment sur elles. Ces 'légendes contemporaines antiracistes, récits où la morale n'est qu'implicite, semblent correspondre à la phase des jugements critiques et réfléchis, lorsque l'hostilité viscérale est surmontée et que l'étranger n'est plus perçu comme un démon ou un monstre. Leur message est pourtant plus ambigu qu'il n'y paraît au premier abord.

Préjugés et récits

L'hostilité face aux différences, les préjugés raciaux et culturels sont des phénomènes universels. A propos de l'usage de termes méprisants pour désigner des peuples voisins, Claude Lévi-Strauss a clairement souligné cette universalité dans l'un de ses textes les plus célèbres, *Race et histoire*, écrit pour l'Unesco en 1952 :

Il semble que la diversité des cultures soit rarement apparue aux hommes pour ce qu'elle est : un phénomène naturel, résultant des rapports directs ou indirects entre les sociétés ; ils y ont plutôt vu une sorte de monstruosité ou de scandale ; dans ces matières, le progrès de la connaissance n'a pas tellement consisté à dissiper cette illusion au profit d'une vue plus exacte qu'à l'accepter ou à trouver le moyen de s'y résigner. L'attitude la plus ancienne, et qui repose sans doute sur des fondements psychologiques solides puisqu'elle tend à réapparaître chez chacun de nous quand nous sommes placés dans une situation inattendue, consiste à répudier purement et simplement les formes culturelles : morales, religieuses, sociales, esthétiques, qui sont les plus éloignées de celles auxquelles

(1) ADORNO, 1950.

Je remercie Gillian Bennett pour son aide précieuse dans l'organisation de cet article dont une première version a été présentée lors de la session annuelle de l'American Folklore Society, en octobre 1993 à Eugene, Oregon, Etats-Unis, dans le cadre de la session « Récits de préjugés et de discrimination » [Folk Narrative Section]. Présidence : Bill Ellis.

nous nous identifions. « Habitudes de sauvages », « Cela n'est pas de chez nous », « On ne devrait pas permettre cela », etc., autant de réactions grossières qui traduisent ce même frisson, cette même répulsion, en présence de manières de vivre, de croire ou de penser qui nous sont étrangères. (...) La notion d'humanité, englobant, sans distinction de race ou de civilisation, toutes les formes de l'espèce humaine, est d'apparition fort tardive et d'expansion limitée. (...) Pour de vastes fractions de l'espèce humaine et pendant des dizaines de millénaires, cette notion paraît être totalement absente. L'humanité cesse aux frontières de la tribu, du groupe linguistique, parfois même du village. (...) Les autres tribus, groupes ou villages ne participent pas des vertus – ou même de la nature – humaines, mais sont tout au plus composés de « mauvais », de « méchants », de « singes de terre » ou d'« œufs de pou ». On va souvent jusqu'à priver l'étranger de ce dernier degré de réalité en en faisant un « fantôme » ou une « apparition ». (2)

Dans un texte très riche, Serge Moscovici a analysé les facteurs cognitifs et sociaux qui sous-tendent les violentes réactions d'hostilité irréflectie que nous ressentons spontanément face aux minorités et étrangers, face à la différence. Le consensus qui fonde le pacte social impose le conformisme et interdit la discussion des croyances et pratiques jugées d'importance centrale. Par leurs différences visibles, les minorités défient le consensus et transgressent l'interdit :

On s'accorde à juger que, afin de maintenir et unir ses membres, la société exige leur consentement à un certain nombre de croyances et pratiques. (...) De plus, ce consentement est basé sur le consensus de la majorité. Ce consensus transforme les croyances et pratiques en obligations, qui dictent comment on doit agir, penser, ressentir, afin d'être normal, en paix avec soi-même et les autres. (...) Nul ne doit ignorer ces obligations, même dans ses gestes les

plus insignifiants, ses réactions les plus intimes. Mais la minorité refuse ce consensus et ne reconnaît pas ces obligations. (...) Le consensus, au moins pour certaines croyances et pratiques, est renforcé par une interdiction de discussion ou de remise en question. Ces croyances sont placées au-delà de la controverse. Il n'est pas plus admis de tenter de les prouver que de tenter de les mettre en cause. Elles doivent être acceptées telles quelles. (...) Les minorités représentent un défi – une critique vivante et parlante de ce qui doit être au-delà de toute critique. (...) Les croyances, pratiques quotidiennes, langage et vêtement des minorités transgressent le tabou, rendant la minorité coupable et provoquant en nous – comme la transgression de tout tabou – le mépris et la peur, une horreur archaïque. (...) Les différences et le désaccord ne sont pas simplement des erreurs et des déviations elles touchent ce qui est au-delà des limites, sacro-saint. Elles sont proches du sacrilège et de la souillure. Ce sont des actes jugés en termes de bien et de mal, et donc vus comme des péchés. (3).

De nos jours, l'expression sans fard des préjugés choque et classe comme extrémiste. Aussi le folklore sert-il de façon privilégiée à leur expression détournée. Les préjugés s'expriment par les blagues, qui visent de façon privilégiée les différences, mais surtout par les légendes contemporaines qui se présentent comme des informations de source sûre, renvoyant à des faits indiscutables et assez étonnants pour être légitimement le sujet de récits. Dans certains récits, l'hostilité est déguisée : ce sont ceux où le méchant étranger est représenté de façon métaphorique par un animal répugnant tapi dans des marchandises d'importation. Les légendes contemporaines où l'on découvre des araignées dans les yuccas ou encore des serpents dans les grands magasins sont des exemples de ce type (4). Dans d'autres récits, la menace grandit et de vilaines créatures étrangères contaminent le corps ou la maison, comme

(2) LÉVI-STRAUSS, 1961 [1952], pp. 19-21.

(3) MOSCOVICI, 1987, pp. 158-160.

(4) CAMPION-VINCENT et RENARD, 1993, KLINTBERG, 1985.

dans les légendes d'araignées qui éclosent dans des furoncles ramenés de vacances exotiques ou de petits *Mexican Pets* qui se révèlent être des rats (5).

Mais des histoires où l'hostilité est à la fois forte et ouverte, dans lesquelles le méchant, étranger abandonne son déguisement animal et attaque nos femmes ou nos enfants sont également très présentes. De nos jours les accusations de meurtres rituels visent des satanistes plutôt que des juifs comme c'était hier le cas, et l'on affirme que des disparitions ont pour but le vol de reins plutôt que la prostitution forcée (6), mais les peurs de complots internationaux et le massacre des innocents sont toujours des thèmes clés, des notions explicatives qui sous-tendent une part importante des récits qui envahissent notre vie de tous les jours. « Rats, araignées, vipères, ces expressions symboliques contournent l'interdit du censeur externe que constitue la vision officielle, selon laquelle il est de mauvais ton de craindre et mépriser les étrangers en tant que tels. Par le moyen de ces histoires, qui apparaissent comme des rapports authentiques sur des faits de la vie réelle, nous réussissons à exprimer les préjugés que notre éducation civilisée ne nous permet pas d'abriter » (7).

D'autres histoires ?

La présence de ce type de récits traduisant les préjugés est bien connue, et je voudrais ici proposer l'examen de trois légendes contemporaines qui s'écartent de ce modèle. Ces textes différents ironisent en effet sur les préjugés.

J'examinerai trois de ces histoires – « L'incident de l'ascenseur », « Le partage par méprise » et « Le ticket mangé ». Tout d'abord, j'identifierai les divers pays où ces récits sont apparus et présenterai leurs principales variations dans la tradi-

tion orale, la littérature et le cinéma. Puis je considérerai le type de ces histoires, à la fois en indiquant qu'elles sont des légendes contemporaines et en les rapprochant de divers genres narratifs ; finalement, j'examinerai certains de leurs thèmes.

L'incident de l'ascenseur

« L'incident de l'ascenseur » raconte l'histoire de trois provinciales d'âge moyen, perdues dans la grande ville, qui sont terrifiées de se retrouver dans l'ascenseur d'un palace à côté d'un grand Noir accompagné d'un chien. Elles se méprennent sur l'ordre « Assis ! » adressé au chien et s'asseyent sur le plancher de l'ascenseur, prêtes à être dévalisées. Le Noir, qui est en général un sportif ou un chanteur connu, rit beaucoup ; et par la suite il paie leur note d'hôtel ou leur envoie des fleurs. Sa bonne volonté et sa générosité montrent que les femmes sont de sottes dindes et que la menace était imaginaire.

La spécificité de la situation, et les préjugés qu'elle traduit (crainte très répandue de l'agresseur noir diabolisé), est typiquement américaine, ce qui explique probablement pourquoi l'histoire n'est pas véritablement devenue internationale. Bien qu'elle soit attestée en Nouvelle-Zélande (8), en Allemagne (9) ou en Afrique du Sud (10), toutes ces versions situent l'incident dans une grande cité américaine, et son héroïne est une Néo-Zélandaise ou une Sud-Africaine d'âge moyen et très comme il faut, rendant visite à des parents américains (l'héroïne de la version allemande est une Américaine).

Jan Brunvand, dans *The Choking Doberman*, suit la trace de l'histoire à travers un dédale de quelque vingt articles de presse de janvier 1982 à août 1983 (11). Je ne répéterai pas ici l'ensemble de sa dé-

(5) Id, ainsi que BRUNVAND, 1986.

(6) CAMPION-VINCENT et RENARD, 1993.

(7) HOLBEK, 1992, p. 9.

(8) BREDNICH, 1989, p. 71.

(9) BREDNICH, 1991, n° 59, à partir d'un article de presse.

(10) GOLDSTUCK, 1990, pp. 178-181, HIND 1990.

(11) BRUNVAND, 1984, pp. 18-28.

monstration, mais en donnerai de larges extraits, qui fournissent de précieuses indications sur les cheminements de ce type d'anecdotes :

Commençons par un article de Jack **Jones**, paru le 5 janvier 1982 dans le *Democrat and Chronicle* de Rochester, NY. [Suit le récit, qui nomme la star du baseball **Reggie Jackson**]. **Jones** s'arrangea pour parler à Jackson qui, « après avoir émis un son déprimant, mi-plainte, mi-rire », nia vigoureusement : « J'ai entendu cette histoire mille fois. Je n'aurais jamais de chien à New York. Ce serait cruel. »

Le 29 janvier, **Robert Curvin**, dans « Le bloc-notes éditorial » du *New York Times*, parla de l'anecdote « quintessence des histoires de la saison à New York, peut-être de la saison prochaine à Los Angeles ». Les dames étaient des épouses de médecins originaires de York, Pennsylvanie, le Noir au doberman descendait en ascenseur et avait payé leurs petits déjeuners. **Curvin** parlait également d'une « histoire de Bob Newhart » (sans doute un sketch télévisé) où un Noir avait une chienne blanche et lui commandait « Assis, Blanchette (Whitey) ! »

(L'article suivant, du journaliste sportif Leigh **Montville**, paru le 11 février 1982 dans *The Boston Globe*, était accompagné d'une photo de Reggie Jackson en civil, ressemblant beaucoup à la description des narrateurs de l'histoire : « un gigantesque barbu noir, portant des jeans et un chapeau de cow-boy » [l'étude de cet article conduit ensuite **Brunvand** sur la piste des sources de diffusion, les mères, tout d'abord]. D'après la récapitulation de ses sources pour l'histoire faite par **Montville**, les mères semblent jouer un rôle majeur dans sa diffusion : « Ma mère m'a raconté cette histoire. » « C'est vrai. Je connais une femme qui connaît une femme qui était dans l'ascenseur. » « J'ai entendu deux passagers pour Baltimore se raconter cette histoire en avion. L'un affirmait que sa mère, à Peabody, lui avait juré que c'était vrai. Le second répliqua que sa

mère, à Atlanta, lui avait raconté la même histoire, affirmant que sa meilleure amie était dans l'ascenseur. Un journaliste sportif de Philadelphie m'a dit qu'une femme de son bureau lui avait raconté l'histoire, assurant que sa propre mère était dans l'ascenseur. » [cependant, l'article indiquait également une source inattendue : l'agent de Reggie Jackson.] « Je dis à tout le monde que c'est vrai. C'est une gentille histoire, une bonne histoire, si l'on veut qu'elle soit vraie, elle est vraie ». [Il savait cependant que l'histoire n'était pas vraie, et confessa à **Montville**] : « J'ai reçu plus de 50 appels à ce sujet. Ça dure depuis bien six mois maintenant, non, ce n'est pas vrai. »

... L'histoire fut attribuée à des Menno-nites, d'une simplicité de mœurs proverbiales, en Pennsylvanie et dans l'Ohio. Suivant le folkloriste américain Ervin Beck, l'histoire était alors prêtée à des personnes désignées nommément, ainsi la propriétaire d'un restaurant de l'Ohio devint si connue comme ayant soi-disant participé à l'escapade avec Reggie qu'elle organisa un menu spécial : « Porc rôti Reggie Jackson » pendant deux jours afin de tirer profit de sa célébrité. Mme Diener, qui nie être l'héroïne de « L'incident de l'ascenseur », téléphona à l'agent de Reggie pour obtenir la permission d'organiser cet événement, permission, dit-elle à Ervin **Beck**, que l'agent lui accorda de mauvaise grâce « juste pour cette fois » tout en lui disant que l'histoire de l'ascenseur était vraie.

[S'interrogeant sur le sketch télévisé de **Bob Newhart**, **Brunvand** remarquait :] Un sketch télévisé a-t-il donné naissance à une légende urbaine, ou à l'opposé un des auteurs des sketches de **Newhart** s'est-il inspiré d'une histoire déjà entendue ? Tout ce que **Bob Newhart** lui-même se rappelait [dans une lettre à **Brunvand** du 23 mars 1983] était : « Quand le grand Noir a dit à la chienne Assis Blanchette ! nous avons eu un formidable éclat de rire du public » (12).

(12) Id, pp. 18-20 et 23-24.

Les frontières de l'histoire – scénario ou inspiration de scénario – apparaissent donc incertaines, et la revendication d'expérience personnelle fréquente.

Le partage par méprise

J'ai choisi ce titre pour désigner une histoire que Brunvand appelle « Le paquet de biscuits » (13) et ai brièvement raconté l'histoire dans *Les légendes urbaines*, ouvrage écrit en collaboration avec Jean-Bruno Renard et publié au début de 1993.

L'histoire fut signalée aux chercheurs en 1975, dans une lettre de lecteur publiée par la revue *Folklore* (14). L'intrigue peut en être résumée de la façon suivante : Dans un buffet de gare ou un wagon-restaurant, une voyageuse anglaise s'assied à la table d'un immigré – le plus souvent un Pakistanais. Elle voit l'immigré prendre un biscuit dans le paquet qu'elle pense avoir juste posé sur la table ; décidée à ne pas se laisser voler sans rien faire, elle prend également un biscuit dans le paquet qui est partagé en silence, le dernier biscuit étant coupé en deux par l'immigré. Plus tard, la voyageuse courroucée découvre son paquet intact, dans son sac ou sous un journal, et comprend que c'est elle qui a volé l'immigré.

L'histoire apparaît comme une variante sur un thème plus ancien : « Le vol par méprise ». Dans son index des types et motifs des contes anglais et américains, Ernest Baughman attribue l'indice N 360(a) à ce thème, dont il donne un exemple, recueilli dans l'*Indianapolis Sunday Star* du 3 mars 1946 : « Une femme déjeune au restaurant avec une nouvelle relation rencontrée dans le train. Elle va aux toilettes, revient, l'autre y va à son tour. La première femme cherche dans son

sac un billet de 50 dollars, ne le trouve pas. Elle cherche dans le sac de l'inconnue, trouve le billet, le prend et quitte le restaurant. Le soir même, elle trouve son billet manquant sur la coiffeuse où elle l'avait oublié ce matin » (15). Ce thème montre un acte délictueux involontaire, commis par une personne bien comme il faut qui s'aperçoit de l'absence d'un objet précieux. Dans une version, « Le portefeuille du jogger », située à New York, un jeune coureur égare son portefeuille (16) ; dans une autre, « La montre d'oncle Pierre », située à Budapest, c'est une montre en or qui a été perdue – cette histoire fut racontée dans les années cinquante à la folkloriste américaine d'origine hongroise Linda Dégh par son oncle comme une expérience personnelle (17) ; dans une autre encore, recueillie en 1912 par la folkloriste anglaise Katharine Briggs (18), c'est un billet de cinq livres que miss M., partie en train pour une journée de courses à Londres, a égaré (19) (20). Le protagoniste s'imagine invariablement volé et récupère son bien auprès du voleur supposé. Parfois de force : « Le portefeuille ! » dit le jogger à celui qui l'a dépassé peu avant qu'il ne s'aperçoive de la disparition du précieux objet ; « La montre ! » crie oncle Pierre à celui qui l'a bousculé sur le bateau à Budapest. Parfois furtivement : « Elle prit doucement le billet de 5 livres dans le sac (21) et le referma. » Evidemment, le jogger retrouve son portefeuille en rentrant chez lui, oncle Pierre sa montre dans une autre poche, et le frère de miss M. lui révèle qu'elle avait laissé le billet de cinq livres sur sa coiffeuse. Le personnage bien comme il faut comprend maintenant qu'il (ou elle) est le voleur et que la situation ne peut être redressée puisque celui auquel il a fait tort est inconnu et injoignable.

(13) Ibid, pp. 191-193.

(14) SMITH, 1973.

(15) BAUGHMANN, 1966, p. 372.

(16) BRUNVAND, 1984, pp. 188-189.

(17) DEGH et VAZSONYI, 1974, p. 229.

(18) Histoire très semblable à la variante recueillie par Baughman.

(19) Elle s'aperçoit de la disparition après s'être réveillée d'un petit somme.

(20) BRIGGS et TONGUE, 1985, pp. 101-102.

(21) C'est le sac d'une vieille femme un peu crasseuse, qui partage seule le compartiment avec miss M., et vient de s'endormir à son tour.

Une variante intéressante du thème, utilisant comme motif secondaire le préjugé racial, a été publiée récemment par Jean d'Ormesson dans *La douane de mer* (1994). « Le portefeuille » est l'un des récits que le héros défunt (22) raconte à A., entité extraterrestre avec laquelle il converse pour lui expliquer notre monde en trois jours. Il situe fermement l'histoire dans une perspective de choc des cultures :

La scène se passe à Paris, à l'extrême fin du xx^e siècle après le passage du Christ sur cette terre. Elle pourrait se passer à Londres, à Rome, à Francfort, à Marseille. Mais elle doit se passer en Europe ou dans un pays occupé depuis longtemps par des chrétiens privilégiés, ou plus ou moins privilégiés, qui se sentent menacés par la montée des temps nouveaux. (...) C'est un homme encore jeune. Nous l'appellerons Jean-Louis (...) Il est quelque chose comme un cadre moyen ou un technicien supérieur. Il est au chômage parce que les affaires marchent mal. La crise est là. Il a un appartement, un téléphone, une femme, une voiture et il prend ses vacances, l'été, en Espagne ou en Grèce. Mais il est sans travail pour des raisons compliquées qui sont liées au progrès, qui en naissent et qui le contrarient. (...) [*Jean-Louis sort un soir acheter des cigarettes (des gauloises), allume à sa demande la cigarette d'un passant*]. L'homme sent un peu fort, il est tout près du corps de Jean-Louis, il s'appuie presque contre lui, et ce contact si proche n'est pas très agréable. L'idée lui vient tout à coup, c'est une évidence, c'est un fait, ce n'est pas un jugement de valeur ni une condamnation, que l'homme est un Arabe. L'Arabe s'éloigne à grands pas. (...) Jean-Louis (...) tâte, d'un geste machinal, les poches de son veston. Son sang ne fait qu'un tour : son portefeuille a disparu. Aussitôt, il comprend tout. Il n'hésite pas une seconde. Il se retourne, il repart dans l'autre sens, il se lance à la poursuite de l'Arabe qui ne doit pas être bien loin. (...) Il se jette sur l'homme, il le

secoue. Il crie : « Le portefeuille ! ». L'autre, les bras devant les yeux, le visage fermé, ne fait pas le moindre geste. Alors la fureur envahit Jean-Louis. Il frappe l'Arabe au menton et au ventre. Il le jette à terre. (...) L'Arabe fait un mouvement, met la main à sa poche. Jean-Louis devine que l'homme cherche une arme, un couteau, un revolver peut-être. Il lui assène un coup de pied au visage qui lui fait perdre connaissance. Jean-Louis se penche, le fouille, ne trouve pas trace d'une arme, mais tombe sur le portefeuille, un peu usé et noir. Il le reprend en hâte et le remet dans sa poche. La tête lui tourne un peu, il laisse l'Arabe dans le caniveau, fait une croix sur les gauloises qu'il était aller chercher et rentre chez lui. (...) Il se précipite à l'intérieur pour raconter ce qui s'est passé, il crie : « Yvonne ! Yvonne ! » et il entend la voix de sa femme qui vient de la cuisine : « Ah ! c'est toi. Tu as oublié ton portefeuille sur la télévision » (23).

Dans le « Le partage par méprise » comme dans « Le vol par méprise », une évaluation erronée et empreinte de préjugés d'une situation, se combinant avec une confiance exagérée dans leur propre bon droit conduit des personnages honnêtes à se conduire en malfaiteurs et à infliger à autrui un tort qu'ils ne peuvent réparer.

« Le partage par méprise » a eu du succès en raison de ses sous-entendus antiracistes : c'est nous qui faisons tort à l'immigré qui semble nous nuire. Ce message était explicitement présent lors d'une des premières publications de l'histoire comme « authentique » dans *The Oxfam News* (24) de juillet 1974, sous le titre *Cautionary Tale* (Récit d'avertissement). La morale de l'histoire s'étendait alors jusqu'au partage inégal des ressources mondiales : « Voici un récit d'avertissement qui est vrai. Un récit auquel vous penserez sans doute lorsque vous discuterez d'un usage responsable des ressources du globe, de partage et d'attentions réciproques... » Le message antiraciste a éga-

(22) Il est mort au début de l'ouvrage en contemplant le bâtiment de la douane de mer à Venise.

(23) D'ORMESSON, 1994, pp. 364-367. Je remercie Brigitte Thomas qui m'a signalé ce récit et cet ouvrage.

(24) Oxfam est une célèbre organisation humanitaire anglaise, œuvrant pour l'aide au tiers-monde. Je remercie Jacqueline Simpson qui m'a adressé cette référence.

lement été souligné dans la version commentée par Venetia Newall dans son essai, *The Black Outsider : Racist Images in Britain* (L'étranger noir : images racistes en Grande-Bretagne) (25). Située dans la ville pluriethnique de Wolverhampton et présentée comme fréquemment entendue, l'histoire se termine par le partage du dernier biscuit, aimablement divisé en deux par l'immigré. « Partageons également », dit l'immigré, tandis que le Blanc réplique : « Tu prends ma nourriture », mais se révèle dans l'erreur.

Depuis le milieu des années soixante-dix, l'histoire du « partage par méprise » a été largement diffusée, avec des variations significatives dans la présentation des deux personnages opposés :

Lenora Greenbaum, dans un article décrivant l'utilisation de récits populaires dans des cours destinés à des travailleurs sociaux, afin d'améliorer leur appréciation des différences culturelles, présente « Le partage par méprise » comme un bon exemple de situation d'interaction multiculturelle. La version qu'elle relate situe la rencontre dans un salon de thé anglais et met en scène deux femmes, « une Orientale » et une timide Londonienne. Il n'y a pas de partage, mais lorsque l'Orientale a presque terminé le paquet de biscuits, la Londonienne s'empare du dernier et « dit impérieusement "Eh bien, je devrais quand même pouvoir manger un de mes propres biscuits !" » puis « sort à grands pas du salon de thé, mâchonnant rageusement le dernier biscuit » avant de découvrir son propre paquet intact dans son sac à main (26).

Dans des versions situées aux Etats-Unis, en Australie, Nouvelle-Zélande ou Grande-Bretagne, les partenaires sont différenciés non par la race, mais par le sexe et l'âge – vieille dame/jeune homme, par-

fois un punk, comme dans la version néo-zélandaise relatée par Brunvand (27) ou la version située en Grande-Bretagne, à Southampton, rapportée par Paul Smith (28). La variante publiée par Rolf Wilhelm Brednich (29), recueillie en 1988 à Göttingen, montre une jeune étudiante qui juge qu'elle doit réprimer sa colère pendant le partage d'une soupe et d'un Coca, et engage la conversation avec le Noir qui, pense-t-elle, lui fait tort.

Dans la version plus neutre publiée par Klintberg et située en Suède dans la cafétéria d'un hôpital, toutes les oppositions semblent avoir été perdues : ce sont simplement « une femme » et « un homme » qui partagent un bol de soupe (30).

Nous retrouvons les oppositions raciales, cependant, dans une version sud-africaine intitulée « Le biscuit volé ». Ici, une dame sud-africaine, « solide adhérente du parti conservateur venant d'une petite ville du *platteland* », en voyage en Amérique s'assied à la même table qu'un Noir. Lors du dénouement, la moitié de biscuit offerte par le Noir est vigoureusement rejetée : « Horrifiée – pour rien au monde elle ne mangerait le biscuit qu'il avait touché –, elle se leva et quitta violemment la place » (31).

L'opposition raciale est également présente dans une version italienne publiée dans *l'Europeo* du 3 février 1989 (32). Située pendant les courses de Noël dans le centre de Milan, où l'histoire court à la fin de 1988, elle met face à face deux hommes : un jeune Italien et un Noir âgé qui partagent par méprise une assiette de minestrone. Le repas silencieux est ponctué de regards de défi mais, après que le Noir est parti sans rompre le silence, une fois l'assiette terminée, le jeune explose de colère en découvrant que son sac d'em-

(25) NEWALL, 1980.

(26) GREENBAUM, 1983, p. 24.

(27) BRUNVAND, 1986.

(28) SMITH, 1986, p. 23.

(29) BREDNICH, 1990, p. 84.

(30) KLINTBERG, 1990, pp. 195-197.

(31) GOLDSTUCK, 1990, pp. 181-182.

(32) BERNANI, 1991, pp. 317-318 ; CAMPION-VINCENT et RENARD, 1993, pp. 329-331 ; CARBONE, 1990, pp. 142-144.

plettes a disparu... simplement pour le découvrir – avec sa propre assiette de mines-trone – à quelques sièges de là.

Ce sont surtout les oppositions raciales, parfois renforcées d'une différence de sexe, qui structurent plusieurs courts métrages inspirés par « Le partage par méprise » :

Le premier film semble avoir été *Blues, Black and White* tourné en Suisse en 1987 par le réalisateur zurichois Markus Imboden, et présenté en compétition à Cannes en 1991. Il opposait deux femmes, une Blanche (que l'on voyait poser son escalope panée garnie de pommes frites sur une table, puis retourner au comptoir chercher une bouteille d'eau minérale oubliée) et une Noire, qu'elle trouvait à son retour assise à sa table.

Le second, *Bœuf bourguignon*, réalisé en 1988 par la Hollandaise Rayke Verhoeven, présentait une dame chic et élégante de La Haye dans un grand magasin où elle était tout d'abord bousculée par de bruyantes jeunes clientes du Moyen-Orient à un comptoir de bijoux, puis empêchée de prendre des couverts à la cafétéria du magasin par de jeunes Hollandais riant entre eux. Sa confrontation avec un Noir était silencieuse, bien qu'elle accepte le café qu'il lui offre pour conclure.

The Lunch Date est sans doute le film le plus connu sur ce thème. Tourné en 1989 par le réalisateur américain Adam Davidson, il reçut le grand prix du court métrage à Cannes (Palme d'or) en 1990, et un oscar du court métrage en 1991. Le film est situé dans la gare centrale de New York, où une banlieusarde chic loupe son train et se sent perdue dans la gare envahie de mendiants et de sans-abri. Réfugiée à la cafétéria (après avoir refusé avec violence l'aide gentille d'un Noir bien vêtu qui veut l'aider à ramasser les affaires tombées de son sac ouvert), elle partage involontairement la table d'un Noir mal habillé, qu'elle re-

mercie quand il apporte deux cafés pour conclure le repas partagé. En découvrant son erreur, elle éclate de rire et on l'imagine bien faisant un triomphe en racontant avec drôlerie cette histoire.

Tourné en 1991 par le réalisateur français Olias Barco, *Clin d'œil* a été montré à Cannes en 1993. Se déroulant dans le cadre moderniste de la gare Montparnasse, ce court métrage présente sans dialogue un Noir et un Blanc, la trentaine environ et assez élégants tous deux, qui attendent sur un banc et partagent silencieusement et agressivement un paquet de biscuits. Outragé, le Noir quitte la place en emmenant son paquet de biscuits à demi mangé, et le Blanc découvre alors son propre paquet de biscuits intact, sous le *Figaro* qu'il avait déposé près de lui.

Une autre version française est *Damned*, court métrage réalisé par Astrid Le Cardonnel, et terminé en octobre 1993. *Damned* semble avoir choisi le contraste le plus faible : un quadragénaire et une jeune fille, tous deux français, partagent une table et un petit déjeuner dans un bistrot d'auto-route, et la situation débouche sur une scène de tentative (loupée) de séduction.

Il y a probablement encore deux autres courts métrages s'appuyant sur la même intrigue : l'un allemand datant du début des années quatre-vingt (33), l'autre japonais (34).

En moins de cinq ans, nous avons donc un total d'au moins cinq versions filmées du « Partage par méprise ». Le thème a également été traité par la BBC (Chaîne 1, vendredi 30 juillet 1976), dans un sketch écrit par une adolescente de quinze ans qui « avait entendu l'histoire (donnée pour vraie) de la bouche d'une amie de sa mère et avait pensé qu'elle ferait un bon sujet de pièce » (35). Il existe certainement d'autres versions, encore inconnues et l'on peut donc affirmer que la culture populaire s'est largement inspirée de cette intrigue séduisante. Les auteurs de courts métrages, ignorant comme la majorité de la popula-

(33) Rolf Wilhelm BREDNICH, Communication personnelle, juillet 1984.

(34) ELLIS, 1992.

(35) RUSSEL, 1981.

tion l'existence des légendes contemporaines et leur caractéristique principale, la revendication d'authenticité, ont cru traiter un matériau authentique et original, et les réalisateurs se sont en général ignorés entre eux. Le créateur du film le plus primé, *The Lunch Date*, fut soupçonné d'avoir imité *Bœuf bourguignon* et fut disculpé par l'intervention de Jan Brunvand (36) qui expliqua à l'Académie du film américain décernant les Oscars qu'il s'agissait d'une légende urbaine, et non d'un plagiat (37). Cependant, dans le cas de *Damned*, bien que la réalisatrice et scénariste – une jeune fille de vingt ans – ait été convaincue qu'elle avait inventé un sujet original, le producteur Eric Bitoun savait dès le début que d'autres films s'inspireraient du même thème, ayant déjà vu *Lunch Date* et *Clin d'œil*. Il produisit cependant le court métrage (38).

Certains auteurs peuvent à bon droit se juger floués : Olias Barco, réalisateur de *Clin d'œil*, avait entendu dans un *talk-show* télévisé à New York l'auteur britannique de nouvelles John E. raconter l'incident comme lui étant personnellement advenu. Barco avait alors écrit à John E., qui lui avait adressé une lettre l'autorisant à utiliser pour un scénario cette expérience personnelle ! Barco indique qu'il fut fort déçu en découvrant l'existence de *Lunch Date* (39). Ce n'était pas le premier cas où « Le partage par méprise » avait été intégré dans la sphère de l'expérience personnelle : Jan Brunvand avait déjà remarqué le cas de Douglas Adams, auteur de *So Long and Thanks for All the Fish* (Au revoir, et merci pour le poisson 1984) : « Le personnage d'Adams raconte l'histoire comme authentique. (...) Adams lui-même a répété l'anecdote lors de *talk-shows* télévisés, sous-entendant qu'elle lui était arrivée personnellement » (40).

Le ticket mangé

« Le ticket mangé » est une histoire qui est apparue au Danemark au milieu des années quatre-vingt. Elle s'est répandue en Scandinavie, et Leea Virtanen l'a présentée en 1987 dans son anthologie (41). Rolf Wilhelm Brednich a également publié l'histoire, située dans le métro de Berlin (42). La version qui suit a été transmise à Bengt Klintberg par un lecteur de Copenhague, en 1989 :

Une vieille dame et un punk étaient assis face à face dans un tramway de la ligne S. L'habit et la coiffure du punk étaient des plus voyants. Il était assis, s'appuyant sur un « master-blaster » et écoutant du rock. La vieille dame n'aimait pas les punks et n'hésita pas à prendre les autres passagers du tram à témoin de ses pensées quant à l'affreuse jeunesse d'aujourd'hui. Le punk écoutait en silence ses récriminations. Puis un contrôleur entra dans la voiture et la vieille dame sortit son ticket de son sac bien en avance, le tenant en l'air. Soudain le punk se saisit de son ticket, le mit dans sa bouche, mâcha et avala. La vieille dame restait assise, stupéfaite et muette. Lorsque le contrôleur lui demanda son ticket, elle désigna le punk du doigt, disant : « Il l'a mangé ! ». Le contrôleur secoua la tête. L'excuse était trop bizarre pour être crédible. Les autres passagers suivaient le drame, fascinés, mais personne ne dit rien. En dépit de ses vigoureuses protestations, la dame dut payer une amende de 200 couronnes. Lorsque le contrôleur eut quitté la voiture, le punk ne garda pas longtemps son sérieux. Il sortit son portefeuille, donna 200 couronnes à la dame et déclara avec un large sourire que l'amusement qu'il avait éprouvé valait bien cette somme (43).

(36) Auteur de plusieurs ouvrages à succès sur le sujet et créateur du terme « légendes urbaines ».

(37) ELLIS, 1992.

(38) Interview par téléphone, 31 août 1993.

(39) Interview par téléphone, 26 août 1993.

(40) BRUNVAND, 1986, p. 140.

(41) VIRTANEN, 1987.

(42) BREDNICH, 1990.

(43) KLINTBERG, 1994, pp. 86-89.

Le punk est un déviant, mais il est aussi le héros de l'histoire. Il triomphe en supportant les insultes de la vieille dame, puis en mettant les rieurs de son côté. Copenhague tolère les différences et a joué un rôle pionnier, explique Klintberg, dans l'acceptation du mouvement hippie qui eut l'autorisation de s'organiser lors des années soixante-dix dans la « Christiania libre ». Quand l'histoire atteignit la Norvège, elle fut cependant utilisée de façon fort différente :

Le comédien suédois Lasse Aberg fut chargé par l'agence de publicité New Deal de créer un sketch commandé par la Compagnie des transports publics d'Oslo afin de recommander l'achat de cartes d'abonnement de préférence à celui de tickets. Dans le film, montré dans tous les cinémas d'Oslo en 1987, l'on voit une dame entre deux âges, bourgeoisement habillée, gantée et chapeauté, auprès de laquelle vient s'asseoir Lasse Aberg, vêtu dans un style mi-Tarzan, mi-vieil hippie. Par mimiques et gestes, la dame démontre ses sentiments négatifs face à son voisin qui regarde par la fenêtre sans broncher. Survient un contrôleur, et la dame sort son ticket et le tient fièrement en l'air. En un éclair, l'homme-Tarzan s'en saisit et l'avale. Tandis que la dame doit payer une amende humiliante, il montre fièrement sa carte d'abonnement et le film se termine par le message : « Les voyageurs malins utilisent des cartes d'abonnement ! » (44)

« Le ticket mangé » a commencé à être raconté en Suisse francophone à la fin 1988, après avoir été brièvement noté au printemps de la même année à Paris, sans doute en raison de la projection du spot norvégien au Festival du film publicitaire de Cannes. Le punk avait alors été remplacé par un immigré à la peau sombre – qui présente une carte d'abonnement

(démontrant ainsi l'influence du spot norvégien). L'histoire apparut dans la presse suisse sous la forme d'une lettre de lecteur surmontée du titre : « La dame et le cannibale », titre qui en dit long sur les associations mentales du secrétaire de rédaction l'ayant confectionné (*24 Heures*, 22 novembre 1988).

Alerté par les multiples parutions de l'histoire dans la presse (la lettre de lecteur ayant été reprise par *Libération* (45), puis par *Ciel mon mardi* sur TF1 (46) et en Suisse par *24 Cités* (47) et par *La Suisse* (48), le journaliste Yves Lassueur mena des recherches sur l'histoire à la fin de 1988. Il trouva les auteurs norvégiens du film et interviewa Bengtaf Klintberg par téléphone (*). Lassueur montra quelques images du sketch norvégien en introduction au film d'une heure sur *La rumeur* projeté le 15 décembre 1988 sur TSR (Télé Suisse Romande), dans le cadre de l'émission *Temps présent*. Depuis lors, le film a assez fréquemment été projeté en France, sur des chaînes câblées locales mais également depuis 1994 sur des chaînes hertziennes d'audience nationale. Jean-Bruno Renard et moi-même avons reçu deux versions du « Ticket mangé », envoyées par des lecteurs après la publication de notre livre (49). Les versions circulant dans la région de Grenoble, non loin de la Suisse, ont généralement laissé tomber la carte d'abonnement, mais ajouté une réplique finale – équivalent sémantique du titre de *24 Heures*. Dans ces variantes grenobloises, le Noir dit à la dame : « La prochaine fois, c'est toi que je mange. »

Jean-Bruno Renard trouva l'histoire en pleine circulation à Grenoble en avril 1993. A l'occasion d'une conférence dans cette ville, il relata la version suisse du « Ticket mangé » et apprit qu'elle circulait à Grenoble, située dans les tramways de la

(44) *Id.* Je remercie Bengt af Klintberg de m'avoir adressé une version anglaise de son texte, qui a servi de base à ma traduction.

(45) Sous le titre *Drôle de tram* : « Pas de pitié pour les racistes. Le passager noir d'un tramway genevois a donné une sévère et caustique leçon à une dame xénophobe », 23 novembre 1988.

(46) Le 28 novembre 1988, comme « un fait divers qui s'est passé tout récemment à Genève ».

(47) Journal gratuit de Lausanne, sous le titre *Le cannibale*.

(48) Sous le titre *Cette histoire s'est passée à Genève la semaine dernière*, le 4 décembre 1988.

(49) B., 1993, V. 1993.

(*) Lassueur 1988.

cité. De nombreuses personnes affirmaient connaître personnellement une amie de la dame à laquelle la mésaventure était survenue, et un collègue lui donna la réplique finale : « La prochaine fois, c'est toi que je mange », qu'il n'avait bien entendu pas mentionnée lors de la conférence.

L'histoire circulait toujours en Suisse fin 1992. La version suivante a été publiée en octobre 1992 par le quotidien lausannois *Le Matin*, dans le cadre de la rubrique généralement humoristique « Lundi matin c'est fou ». Illustrée d'une caricature où le Noir déclare à la dame : « Et la prochaine fois, ce n'est pas le ticket que je vais manger ! » l'histoire était située dans la cité germanophone de Zurich.

Le ticket choc

Au lieu des habituelles gaudrioles, je vous propose aujourd'hui une histoire authentique, garantie sur facture, que je tiens d'amis zurichois :

Soit un tram dans la cité de la Limnat. Dans un coin, un Tamoul. Normal : noir. Assis près de la vitre, il regarde distraitemment et tout ce qu'il y a de plus silencieusement défiler les maisons. Normales : grises. A un arrêt monte une grosse dame (normale : grosse) qui vient se planter devant l'étranger. Et qui l'apostrophe aussi sec, agressive :

– Ote-toi de là, moricaud ! Je veux m'asseoir près de la fenêtre ! Moi, je suis chez moi, ici !

L'homme regarde silencieusement les nombreux sièges restés disponibles alentour, mais néanmoins se glisse sur le siège voisin sans mot dire et sans maudire, pour laisser la dame affaler son imposant popotin. Et pour avoir la paix. Mais le répit est de courte durée car, hargneuse, la mégère se lance dans une diatribe contre les étrangers en général, noirs en particulier, surtout s'ils sont demandeurs d'asile, et tout spécialement celui qui reste placidement assis à côté d'elle.

L'attaque

– Non, mais qu'est-ce qu'ils croient ces nègres ? Il faut les entretenir, les nourrir, les loger... Ils ne veulent plus rien faire. Et en plus ils prennent les places vers la fenêtre dans le tram.

Puis s'adressant aux autres voyageurs :

– Non, mais, vous êtes d'accord ou bien ?

Pas de commentaire dans le landerneau. Le plafond du bus est devenu tout à coup aussi intéressant que celui de la chapelle Sixtine, le paysage aussi étonnant que s'il s'était soudain peuplé de dinosaures, et quelques-uns se sentent tout à coup guille-rets et se mettent à siffloter.

C'est à ce moment-là qu'au fond du véhicule apparaît un contrôleur.

– Les billets, s'il vous plaît.

Et chacun de fouiller dans sa poche ou dans son sac : on ne plaisante pas avec ça. C'est que l'amende est salée, à Zurich : 50 francs.

Le piège

Déjà, la furie a préparé son ticket, qu'elle tient bien en évidence dans sa main. Alors se passe cette chose étonnante : prestement, le Tamoul subtilise le bout de papier de sa voisine et... l'avale. Hurlements de l'otarie, bien sûr.

– Il a bouffé mon billet, il a bouffé mon billet. Sale nègre !

Intrigué, le contrôleur s'approche.

– Qu'est-ce qu'il y a, madame ? Montrez-moi votre titre de transport.

– Mais, monsieur, il l'a bouffé...

Le fonctionnaire regarde le Noir, qui est resté calme et impassible, qui hausse les épaules pour exprimer son incompréhension à tout ce remue-ménage. L'homme en uniforme esquisse alors un léger sourire en coin.

– Alors, madame, vous prétendez que ce jeune homme a mangé votre billet... Bien sûr, bien sûr. Quelqu'un a-t-il vu quelque chose ?

La Sixtine, les dinosaures et quelques têtes qui pivotent de gauche à droite.

Et le contrôleur sortit son carnet d'amendes...

Conclusion

Une histoire – authentique, j’insiste – qui suscite quelques commentaires soulève quelques questions.

D’abord, ne la répétez pas aux responsables de nos transports publics romands qui en profiteraient pour mettre un turbo sur le prix des amendes. Ensuite je trouve parfaitement écoeurant de manger un ticket de tram ou de bus sans le moindre assaisonnement et aussi précipitamment, sans le déguster. Si je puis me permettre une suggestion, je propose également que, pour éviter ce genre d’incidents, on occulte systématiquement toutes les fenêtres des trams et des bus.

En fin de compte, il n’y a que M. Peter Arbenz (50) qui puisse intervenir vraiment efficacement. En renvoyant sans procédure toutes les grosses mégères en Grossmégérie.

Mais je ne devrais peut-être pas faire d’humour noir sur le dos des nés gros (51).

Ainsi, très rapidement après son apparition, « Le ticket mangé » fut utilisé dans un sketch publicitaire norvégien pour inciter à l’achat de cartes d’abonnement. Le film eut du succès, généra une nouvelle version de l’histoire et fut partiellement repris, en tant qu’exemple de propagation d’une rumeur, dans une émission de TSR sur ce sujet, ce qui contribua fortement à la diffusion de l’histoire. Drôle, malin mais pas véritablement violent, « Le ticket mangé » est un rêve pour cinéaste. Déjà en 1991, il avait été proposé comme scénario par le Franco-Colombien Fernando Romero, qui l’avait présenté à l’Agence du court métrage avec d’autres thèmes de légendes contemporaines, que Romero voulait utiliser pour une série sur la ville. Cependant, ce projet ne fut pas financé, et aucun film réalisé.

En 1993, deux courts métrages s’inspirant du thème furent produits indépendam-

ment en Allemagne (52) et en Belgique. *Schwarzfahrer*, réalisé par Pepe Danquart, est situé à Berlin. Son approche majeure est la présentation ethnographique de cette ville, hier encore politiquement divisée et de plus en plus pluriethnique. *Schwarzfahrer* présente tout un ensemble de personnages stéréotypés : Ossies aux vêtements miteux et aux motos défaillantes ; jeunes Turcs qui protestent avec colère face aux remarques de la dame raciste ; fanatique de rock aux écouteurs défectueux qui contraint ses voisins à partager sa musique ; jeunes filles sexy et anxieuses, hyper-maquillées ; mères indulgentes et sans souci. Tous partagent un déplacement en tram, chacun perdu dans sa solitude urbaine. Ce film a reçu un Oscar du court métrage en 1994 et est utilisé en Allemagne pour illustrer des cours d’éducation civique. *La dame dans le tram* partage la même approche ethnographique. Bruxelles y apparaîtrait fort provinciale, mais plus facile à vivre que Berlin. Le scénario a été écrit en 1991, par l’auteur-réalisateur Jean-Philippe Laroche en collaboration avec Ariane Le Fort, sur le canevas d’une histoire entendue en 1990 et jugée « typiquement bruxelloise » (53). Depuis octobre 1993, le film a été présenté dans plusieurs festivals de courts métrages.

C’est cependant sans référence filmique qu’à la fin de 1993 « Le ticket mangé » a connu le signalement médiatique classique des brèves insolites. L’incident était signalé comme réel, survenu à Vienne en Autriche, dans une dépêche BM/AFP du 24 novembre. Le même jour, la transcription de la dépêche dans le *Berliner Morgenpost* donnait, sous le titre « Schwarzer verschluckte Fahrkarte von Rassistin » (Le Noir avale le ticket de la raciste), des détails circonstanciés sur l’incident : trajet de la ligne, présence de deux contrôleurs, montant de l’amende (400 schillings, soit 57 marks). Ces détails avaient disparu des

(50) Politicien d’extrême-droite suisse qui réclame régulièrement l’expulsion des étrangers demeurant dans le pays.

(51) BURKY, 1992.

(52) Il existe probablement un autre film allemand, tourné à Bielefeld au début de 1993, mais je n’ai pu trouver d’informations complémentaires à son sujet.

(53) Interview par téléphone, juin 1994.

brèves consacrées à l'incident dans *Le Parisien et L'Humanité* sous les titres « Douce vengeance » et « Vengeance douce ». *Le Parisien* avait cependant conservé le détail des deux contrôleurs. Un an plus tard, un journal gratuit anglophone, *Uppsala Comic News*, reprenait l'histoire dans une rubrique, « Mondo Weirdo », de faits divers insolites, en donnant comme origine *Le Parisien* (54). Ce bref parcours à travers des médias (bien plus nombreux, certainement, que les quatre occurrences signalées) est typique de celui des récits abrégés qui contribuent activement à la diffusion de nombreuses légendes contemporaines

Légendes contemporaines et autres genres narratifs

Nos histoires appartiennent au genre narratif des légendes. Dans l'anthologie qu'elle avait élaborée avec Ruth Tongue et publiée en 1965, Katharine Briggs avait présenté « Le billet de cinq livres » dans la partie consacrée aux « légendes modernes » (55). La lettre d'Alan Smith à la revue *Folklore* faisait partie d'une discussion récurrente sur l'émergence des « légendes modernes » (56). On voit bien que les spécialistes ont constamment traité les trois histoires que nous avons présentées comme des légendes contemporaines (57). Qu'il s'agisse de légendes anciennes (*legenda* hagiographique ou *sagen*) ou contemporaines, il existe une profonde unité du genre de la légende, et les remarques d'Alain Boureau sur le grand légendier chrétien peuvent aisément s'appliquer à nos récits :

Ainsi la légende, et c'est sa force, n'a pas à manifester sa vérité ; son authenticité éclate au jour quand elle subit la double assomption de la garantie et de l'usage ;

les récits médiévaux parcourent sans cesse cette double graduation. En un mot, la légende apparaît comme l'élément essentiel d'une maîtrise idéologique qui consiste à se donner à la fois un objet symbolique, sa valorisation, son usage et son contrôle. (...) La légende vaut donc par ses effets et ses causes ; récit tour à tour vrai, signifiant ou illustratif, elle se rapproche du cas en psychanalyse : là aussi, le récit sans cesse repris, réinterprété comporte une vérité ni littérale ni originaire, mais seconde, construite dans le contrat d'écoute et de transfert. Le récit transitif et transitionnel agit plus qu'il ne représente. C'est en quoi la légende échappe à l'analyse purement formelle ; c'est pourquoi il faut la cerner en ses réseaux, maille à maille (58).

On trouve également dans les trois histoires étudiées les messages d'avertissements qui sont au cœur de nombreuses légendes contemporaines. Elles nous parlent « des limites à ne pas dépasser, du danger des inférences faciles [*le récit du « Partage par méprise »*] renverse la situation : l'envahisseur est envahi, l'agresseur agressé, l'étranger se montre un modèle de patience et de tolérance » (59). La discussion qui va suivre n'a pas pour objet de contester la classification de ces histoires en tant que légendes. Mon objectif est plutôt de l'étendre et d'explorer les relations entre légendes contemporaines et d'autres genres narratifs.

Exempla et anecdotes exemplaires

Nos trois histoires ne sermonnent pas, mais enseignent par l'ironie, comme les anecdotes employées par les moines bouddhistes dans le Japon des VIII^e-XIV^e siècles (60) et les *exempla* qui allégeaient l'ennui des sermons du Moyen Age en Europe. Les *exempla* avaient la fonction

(54) Je remercie Rolf Wilhelm Brednich (*Berliner Morgenpost*) et Bengt Klintberg (*Uppsala Comic News*) qui m'ont adressé ces coupures de presse.

(55) BRIGGS et TONGUE, 1965.

(56) SMITH, 1973 ; voir aussi SIMPSON, 1972.

(57) Le terme le plus courant aujourd'hui, bien qu'il soit en concurrence avec « légendes urbaines ».

(58) BOUREAU, 1993, p. 37.

(59) CAMPION-VINCENT et RENARD, 1993, p. 330.

(60) FRANK, 1968.

« d'expliquer un discours moral, trop souvent complexe, à travers des anecdotes et des comparaisons comprises de tous » (61) ; ou, comme l'exprime Jacques Le Greff, l'exemplum était un « gadget eschatologique » (62).

L'utilisation des anecdotes à des fins d'édification est toujours présente, bien que les fins visées de nos jours soient la tolérance et l'ouverture d'esprit davantage que le salut éternel. Les anecdotes sont toujours largement utilisées dans les discours persuasifs, dont les sermons. Ainsi, Bill Ellis a-t-il entendu le « Le partage par méprise », en août 1992, durant un prêche consacré aux dangers de l'avarice (63).

Fables

Nos trois histoires présentent un renversement de situation. Dans « L'incident de l'ascenseur », le personnage inquietant se révèle bienfaisant et la victime potentielle reçoit ses bienfaits, au lieu de l'agression qu'elle craignait. Dans « Le partage par méprise », l'étranger envahisseur est envahi par l'autochtone sûr de son bon droit et réagit avec ouverture et tolérance, tandis que l'autochtone se conduit mal. Dans « Le ticket mangé », le punk ou Noir attaqué réplique par une attaque, mais l'agression est déplacée sur un objet mineur et chacun est satisfait que l'insupportable personne – qui a dépassé les bornes du comportement convenable en faisant une scène dans un lieu où l'évitement et la neutralité représentent la norme – se retrouve punie par une autorité extérieure qui rétablit la règle de civilité publique.

Le double retournement est typique de la fable, comme l'a noté le sémioticien canadien Christian Vandendorpe : « Le déplacement des opposants respectifs [prend] la forme d'un double renversement. Le sujet

connoté positivement au début du récit se retrouve à la fin sur le champ négatif, alors que l'antisujet parcourt un cheminement inverse et termine en position haute. (...) Il existe un bon nombre de fables où les transformations des destinées des personnages peuvent être représentées sous la forme de deux trajectoires qui se croisent, ou de positions valorisées qui s'échangent de l'un à l'autre. (...) La fable à double retournement constitue, jusque dans ses moindres détails, une des machines textuelles les plus robustes qui aient été mises au point pour transmettre des messages. Et ses qualités en feront un médium intensément populaire. Mais cette efficacité a un prix : le schématisme, contre lequel la sensibilité moderne cultivée a tendance à se rebiffer » (64).

Ce schématisme a été vigoureusement dénoncé par Umberto Eco, qui a souligné son lien avec la pensée réactionnaire : « C'est l'esprit conservateur ancestral, dogmatique et statique, des fables et des mythes, qui transmet une sagesse élémentaire, construite et transmise par un simple jeu de lumières et d'ombres, et la transmettent par des images indiscutables ne permettant pas la critique » (65). Cependant, le genre de la fable est toujours très vivant aujourd'hui, ce qu'illustre le traitement du fait divers dans les médias.

Faits divers

Légendes contemporaines et faits divers présentent de nombreux points communs. Peu apparente pour les anglophones (66) et donc ignorée tout d'abord, cette proximité a cependant été remarquée récemment (67) et est aisément observable dans nos trois histoires. Cette proximité apparaissait déjà aisément dans la définition du fait divers donnée voilà plus de cent ans dans le Grand Dictionnaire universel du XIX^e

(61) BERLIOZ, 1992, p. 121.

(62) BREMOND, LE GOFF, SCHMITT, 1982, p. 37.

(63) ELLIS, 1992 décembre.

(64) VANDENDORPE, 1989, pp. 34, 40, 54.

(65) ECO, 1966, p. 92.

(66) Qui ne possèdent pas un terme véritablement équivalent, l'expression proche *human interest stories* étant d'application bien plus limitée que « faits divers ».

(67) CAMPION-VINCENT et RENARD, 1993, 12-13 ; BENNETT et SMITH, 1994, XIX, XX.

siècle (communément dénommé Grand Larousse) : « Sous cette rubrique, les journaux groupent avec art et publient régulièrement les nouvelles de toutes sortes qui courent le monde : petits scandales, accidents de voitures, crimes épouvantables, suicides d'amour, couvreurs tombant d'un cinquième étage, vols à main armée, pluies de sauterelles ou de crapauds, naufrages, incendies, inondations, aventures cocasses, enlèvements mystérieux, exécutions à mort, cas d'hydrophobie, d'anthropophagie, de somnambulisme et de léthargie » (68). Suivant Christian Vandendorpe, le fait divers « exploite les schèmes correspondant à notre univers quotidien. Il recueille ce qui, dans la banalité ambiante, est élevé à la dimension du tragique ou du cocasse » et les faits divers peuvent « être classés en deux grandes catégories : le cocasse et le monstrueux, selon la place qu'ils font à la dimension cognitive ». C'est surtout la catégorie du cocasse « qui se prête à un rapprochement avec la structure de la fable » (69). Comme nous l'avons vu, nos trois histoires ont des éléments communs avec les fables ; de plus, l'une d'entre elles est très proche d'une blague.

Blagues

L'histoire de « L'incident de l'ascenseur » se rapproche de la blague. Tout d'abord parce qu'elle se base sur l'erreur des dames qui se méprennent sur l'ordre adressé au chien, et pensent qu'il s'agit d'une menace à leur égard. Les méprises s'appuient fréquemment sur le nom attribué au chien : *Whitey* (Blanchette), *Darling* (Chérie) ou *Lady*, ce qui renforce le comique. Mais l'humour est surtout présent dans le portrait implicite des dames, provinciales timides et mal à l'aise dans un grand hôtel. Nous reconnaissons aisément l'opposition – décrite par Christie Davies dans son étude des *Fooltowns* (villages

d'idiots) comme « le centre se moquant de la périphérie, les urbains se moquant des rustres » (70) – qui structure les blagues ethniques modernes de lourdeur et de bêtise ayant remplacé les traditionnels villages d'idiots du blason populaire.

« L'incident de l'ascenseur » (71), mais également « Le vol par méprise », dans la variante « Le portefeuille du jogger » et « Le partage par méprise », dans une variante opposant un punk à la dame bien élevée (72), sont traités en blagues plaisantes dans *The Big Book of Urban Legends*, album présentant en bandes dessinées un choix de 200 légendes contemporaines. Préfacé et commenté par Brunvand, à la fois universitaire et auteur d'ouvrages distrayants destinés au grand public, réalisé par des journalistes de la contre-culture, cet album varié (chaque histoire est illustrée par un artiste différent) correspond à la transformation des légendes en objets de pur divertissement. Ainsi, « L'incident de l'ascenseur » fait la part belle au comique des petites dames, qui l'emporte sur le caractère inquiétant du grand Noir (voir cependant le gros plan de l'ordre « Sit, Lady ! »). On peut opposer les planches, qui se font face dans l'album, du « Portefeuille du jogger », irréaliste et douce à force de dépouillement, et du « partage par méprise » où l'agressivité mutuelle éclate dans le traitement graphique.

Thèmes de ces trois histoires : modernité, non-lieux, tolérance

Nos trois histoires sont relatées avec des intentions didactiques, exprimées discrètement cependant. Cela est particulièrement évident quand elles sont communiquées comme récits d'expérience personnelle, comme « Le partage par méprise » – or tous les types de légendes n'entrent pas ainsi dans la sphère de l'expérience personnelle – et quand elles deviennent des courts métrages, c'est-à-dire des docu-

(68) LAROUSSE, 1865-1890, vol. 8, p. 52.

(69) VANDENDORPE, 1992, p. 61.

(70) DAVIES, 1991, p. 235.

(71) BRUNVAND, 1994, p. 198. Voir illustration p. .

(72) Id., pp. 158-159. Voir illustration p. et p. .

ments qui doivent marquer un point, faire passer un message en quelque cinq ou dix minutes. « Le partage par méprise » montre un immigré qui se conduit comme un apôtre de la non-violence, un véritable Gandhi qui fait preuve d'une extraordinaire patience face à la dame qui s'est trompée. En France, *Lunch Date* est bien souvent projeté dans des festivals de films antiracistes. Le héros du « Ticket mangé » a une réaction agressive – mais également drôle, inattendue et anodine – face aux insultes reçues. Il semble légitime de supposer que cette anecdote qui est apparue plus tard – elle date des années quatre-vingt – date des années soixante-dix – reflète un âge où nous savons que nous ne pouvons échapper à la société pluriethnique et multiculturelle.

La parenté des trois anecdotes est plus profonde que leur ton antiraciste partagé et se situe, à mon avis, au niveau des décors et situations de base. Les décors – ascenseur, cafétéria ou snack, métro, bus ou tram – sont des lieux où nous sommes trop proches d'autres que nous n'avons pas choisis, pris au piège d'une sociabilité forcée. Marc Augé voit ces « non-lieux » comme typiques et spécifiques de notre âge, emblématiques de la « surmodernité » :

L'hypothèse ici défendue est que la surmodernité est productrice de non-lieux, c'est-à-dire d'espaces qui ne sont pas eux-mêmes des lieux anthropologiques et qui, contrairement à la modernité baudelairienne, n'intègrent pas les lieux anciens : ceux-ci, répertoriés, classés et promus « lieux de mémoire », y occupent une place circonscrite et spécifique. Un monde où l'on naît en clinique et où l'on meurt à l'hôpital, où se multiplient, en des modalités luxueuses ou inhumaines, les points de transit et les occupations provisoires (les chaînes d'hôtels et les squats, les clubs de vacances, les camps de réfugiés, les bidonvilles promis à la casse ou à la pérennité

pourrissante), où se développe un réseau serré de moyens de transport qui sont aussi des espaces habités, où l'habitué des grandes surfaces, des distributeurs automatiques et des cartes de crédit renoue avec les gestes du commerce « à la muette », un monde ainsi promis à l'individualité solitaire, au passage, au provisoire et à l'éphémère, propose à l'anthropologue un objet nouveau (73).

Ces non-lieux à l'anonymat agressif figurent dans toutes les versions des histoires que nous avons présentées et en constituent probablement les éléments opératoires. Ces endroits neutres et sans repères où nous passons tant de temps suscitent des anxiétés car ils nous poussent à commettre des erreurs par leur monotonie même : ainsi toutes les tables se ressemblent dans les snacks et cafétérias.

Ces histoires incluent également une interaction avec des représentants de groupes différents (Noirs américains pour « L'incident de l'ascenseur », immigrés pour les deux autres histoires), ce qui intensifie la situation. Il est possible de les considérer comme le résultat d'interrogations, voire de réflexions sur la conduite à tenir dans de pareilles situations. Il est significatif qu'Erving Goffman, auteur d'études qui ont fait date sur les comportements dans les espaces publics, ait souligné qu'il était important d'adopter une attitude convenablement détachée « d'inattention civique », mais non pas, cependant, d'évitement offensif dans des lieux tels que les ascenseurs (74) ; par ailleurs, il est intéressant de signaler qu'il est l'objet d'une légende universitaire qui reproduit la situation du « Partage par méprise » : « Goffman (cette anecdote se raconte de génération en génération d'étudiants à l'université de Pennsylvanie. Il faut donc la prendre avec prudence) aurait utilisé le stratagème suivant pour observer la "figuration" (*facework*), c'est-à-dire "tout ce qu'entreprend une personne pour que ses actions ne fassent perdre la face à

(73) AUGÉ, 1993, pp. 100-101, 118.

(74) GOFFMAN, 1973, p. 32.

personne (y compris à elle-même) » (75) : il entre dans une cantine et s'assied à une table où un employé a déposé son casse-croûte, le temps d'aller chercher une tasse de café ; Goffman prend le casse-croûte comme s'il s'agissait du sien et commence à manger, le plus naturellement du monde ; l'employé revient et découvre la scène ; interdit, il n'ose pas poser à l'inconnu la question idiote : "ne vous êtes-vous pas trompé de casse-croûte ?" Et Goffman observe, mine de rien, comment une personne perd ou non la face » (76).

Les histoires présentées commentent les conditions typiques de la modernité, et exploitent les problèmes – très présents dans la société contemporaine – posés par les non-lieux, le comportement convenable dans les espaces publics, l'existence d'un univers envahi d'étrangers.

Le libéralisme, la dénonciation du préjugé racial représentent la pensée « politiquement correcte ». Les fréquentes reprises de nos trois histoires dans des courts métrages s'expliquent sans doute largement ainsi : elles diffusent un message sympathique de tolérance, qui passe bien. Cependant, le message des trois anecdotes

n'est pas dénué d'ambiguïté : il oscille entre la dénonciation libérale et la justification du préjugé. D'une part, l'attitude de patience exemplaire de l'immigré peut également s'expliquer par une crainte omniprésente engendrée par un univers perçu comme fondamentalement hostile. D'autre part, bien que la menace de l'histoire de « L'incident de l'ascenseur » se révèle imaginaire, l'histoire n'est drôle que parce que ses auditeurs s'identifient quelque peu aux craintes des dames. Le préjugé, qui subsiste, nous indique qu'il aurait pu en être autrement. Le grand Noir costaud aurait pu être de mauvaise humeur, l'ordre « Assis ! » bel et bien adressé aux petites vieilles effrayées. Les versions françaises et suisses du « Ticket mangé » endossent le préjugé avec leurs allusions au cannibalisme dans leurs gros titres « La dame et le cannibale » (77) ou leurs répliques finales « La prochaine fois, c'est toi que je mange ! »

Quelle est la réalité de l'exhortation au libéralisme qui semble transmise par ces histoires ? Il est aisé de voir que cette exhortation ne constitue pas la totalité de leurs messages. Ceux-ci sont contradictoires comme souvent dans les légendes contemporaines qui semblent tirer leur succès de ces contradictions mêmes.

(75) GOFFMAN, 1974, p. 15.

(76) WINKIN, 1981, pp. 97-98.

(77) *24 Heures*, 22 novembre 1988.

RÉFÉRENCES

Les citations ont été traduites en français par l'auteur.

I. Sources des histoires

« L'incident de l'ascenseur »

BERMANI Cesare, *Il bambino e servito. Leggende metropolitane in Italia*. Bari : Dedalo, 1991, 317-318.

BREDNICH Rolf Wilhelm, *Die Maus im Jumbo-Jet. Neue sagenhafte Geschichten von heute*. München : Beck, n° 59, 1991.

BRUNVAND Jan Harold, *The Choking Doberman and Other 'New' Urban Legends*. New York : Norton, 1984 : 18-28, 29-30, 48, 62.

– *The Mexican Pet. More 'New' Urban Legends and Some Old Favorites*. New York : Norton, 1986 : 45.

– *Curses ! Broiled Again. The Hottest Urban Legends Going*. New York : Norton, 1989 : 71.

BRUNVAND Jan, *The Big Book of Urban Legends*. New York : Paradox Press, 1994 : 198.

GOLDSTUCK Arthur, *The Rabbit in the Thorn Tree. Modern Myth and Urban Legends in South Africa*. Johannesburg : Penguin, 1990 : 178-181.

HIND Cynthia, « South Africans in Elevators » *Foaf tale News* 20 (décembre 1990), 10-11.

« Le partage par méprise »

B. Véronique, « Recueil de rumeurs ». Travail étudiant en date du 14 mai 1993.

BARCO Olias, *Clin d'œil*. France, 5'20, court métrage, 1991.

BAUGHMAN Ernest W., *Type and Motif Index of the Folktales of England and North America*. Indiana University Folklore Series n° 20. La Haye : Mouton, 1966 : 372.

BERMANI Cesare, *Il bambino e servito. Leggende metropolitane in Italia*. Bari : Dedalo, 1991 : 317-318.

BREDNICH Rolf Wilhelm, *Die Spinne in der Yucca-Palme : sagenhafte Geschichten von heute*. München : Beck, n° 56, 1990 .

BRIGGS Katharine M. & RUTH L., TONGUE, ed. *Folktales of England*. London : Routledge and Kegan Paul, 1965 : 101-102.

BRUNVAND Jan Harold, *The Choking Doberman and Other 'New' Urban Legends*. New York : Norton, 1984 : 191-193 et 188-189.

– *The Mexican Pet. More 'New' Urban Legends and Some Old Favorites*. New York : Norton, 1986 : 137-140.

BRUNVAND Jan, *The Big Book of Urban Legends*. New York, Paradox Press, 1994 : 158-159.

CAMPION-VINCENT Véronique & RENARD Jean-Bruno, *Légendes urbaines : rumeurs d'aujourd'hui*. Paris : Payot, 1993 : 329-331.

CARBONE Maria Teresa, *99 leggende urbane*. Milano : Mondadori, 1990 : 142-144.

DAVIDSON Adam, *The Lunch Date*. Etats-Unis, 9'55, court métrage (Palme d'Or Cannes 1990, Oscar 1991), 1989.

DEGH Linda and VÁZSONYI Andrew, « The Memorata and the Proto-Memorata ». *Journal of American Folklore* 87, 225-239 (Voir « La montre d'oncle Pierre », p. 229), 1974.

ELLIS Bill, « 'The Lunch Date' : CL or Plagiarism ? ». *Foafiale News* 25 (mars 1992), 11 (présentation et commentaire de l'article de David Kissinger, « Did Pic Academy Have Short Film Deja View ? »). *Variety* (27 janvier 1992), 3 et 10.

– « The Lunch Date ». *Foafiale News* 27 (décembre 1992), 11.

GOLDSTUCK Arthur, *The Rabbit in the Thorn Tree. Modern Myths and Urban Legends in South Africa*. Johannesburg : Penguin, 1990 : 181-184.

GREENBAUM Lenora, « The Oldest Profession Scores Again : Storytelling in the Training of Social Workers ». *New York Folklore* 9 (1983), 19-25.

IMBODEN Markus, *Blues, Black and White*. Suisse. 10, court métrage, 1987.

KLINTBERG Bengt, af. *Råttan i pizzen : Folssägner i vår tid*. Stockholm : Norstedts, 1986 traduit sous le titre *Die Ratte in der Pizza und andere moderne Sagen und Grosstadt Mythen*. Kiel : Wolfgang Butt Verlag, 1990 : 195-197.

LE CARDONNEL Astrid, *Damned*. France. 7'30, court métrage, 1993.

M. Daniel, lettre datée du 22 juin 1993.

NEWALL Venetia, « The Black Outsider. Racist Images in Britain » in *Folklore, Studies in the 20th Century : Proceedings of the Centenary Conference of the Folklore Society*, ed. Venetia Newall, 308-313. Woodbridge, Suffolk : D.S. Brewer, 1980.

d'ORMESSON Jean, *La Douane de mer*. Paris : Gallimard, 1994 : 362-367.

The Oxfam News « Cautionary Tale », juillet 1974.

RUSSELL W.M.S. « Folktales and the Theatre ». *Folklore* 92 (1981), 3-24.

SMITH A.-W., « Yet Another Modern Legend ? ». *Folklore* 86 (1975), 139.

SMITH Paul, *The Book of Nastier Legends*. London : Routledge and Kegan Paul, 1986 : 23.

VERHØEVEN Rayke, *Bæuf bourguignon*. Pays-Bas. 10', court métrage, 1988.

« Le ticket mangé »

ARSEVER Ersan & LASSUEUR Yves, *La Rumeur*. Suisse 60', TV Suisse romande, « Temps présent », 15 décembre 1988.

B. Véronique, « Recueil de rumeurs ». Travail étudiant en date du 14 mai 1993.

BREDNICH Rolf Wilhelm, *Die Spinne in der Yucca-Palme : sagenhafte Geschichten von heute*. München : Beck, 1990, n° 24.

BURKY Pierre, « Le Ticket choc ». *Le Matin (Lausanne)*, 12 octobre 1992.

DANQUART Pepe, *Schwarzfahrer*. Allemagne. 11', court métrage, 1993 (Oscar 1993).

KLINTBERG Bengt, af. *Den stulna njuren : Sägner och rykten i vår tid*. Stockholm : Norstedts, 1994 : 86-89.

LAROCHE Jean-Philippe, *La Dame dans le tram*. Belgique 8'. Nota Bene Production, court métrage, 1993.

LASSUEUR Yves, « Le fantôme du tram ». *L'Hebdo* (Lausanne), 8 décembre 1988.

ROMERO Fernando, « Histoires de métro », Paris, manuscrit inédit, 1991.

SOLMANN Rolf. Spot publicitaire pour la compagnie des transports publics d'Oslo, Norvège, court métrage, 1987.

VIRTANEN Lea, *Varastettu isoäiti. Kaupungin kansantarinoina*. Helsinki : Tammi, 1987 : 156.

V. Olivier, lettre datée du 22 mai 1993.

II. Références citées

ADORNO T.W. et al, *The Authoritarian Personality. Studies in Prejudice*. New York : Harper, 1950.

AUGÉ Marc, *Non-lieux. Introduction à une anthropologie de la surmodernité*. La librairie du XX^e siècle. Paris : Seuil, 1992.

BENNETT Gillian and SMITH Paul, ed. *Contemporary Legend. A Folklore Bibliography*. (Garland Folklore Bibliographies n° 18. Garland Reference Library of the Humanities n° 1307). New York, London : Garland, 1993

BERLIOZ Jacques and LECOY DE LA MARCHE Albert, éditeur et traducteur, *Le rire du prédicateur. Récits facétieux du Moyen Age*. Miroir du Moyen Age. Bruxelles : Brepols, 1992 (édition révisée, avec notes et présentation par Jacques Berlioz de la publication originale d'Albert Lecoy de la Marche *L'Esprit de nos aïeux. Anecdotes et bons mots tirés des manuscrits du XIII^e siècle*. Paris : C. Marpon and E. Flammarion, 1888).

BOUREAU Alain, *L'événement sans fin. Récit et christianisme au Moyen Age*. (Histoire) Paris, Belles Lettres, 1993.

BREMOND Claude, LE GOFF Jacques and SCHMITT Jean-Claude, *L'exemplum*. (Typologie des sources du Moyen Age occidental, n° 40). Turnhout, Belgique : Brepols, 1982.

CAMPION-VINCENT Véronique & RENARD Jean-Bruno, *Légendes urbaines : rumeurs d'aujourd'hui*. Paris : Payot, 1993.

DAVIES Christie, « Fooltowns : Traditional and Modern. Local, Regional and Ethnic Jokes about Stupidity » in *Spoken in Jest*, ed. Gillian Bennett, 215-225. (Folklore Society Mistletoe Series, n° 21). Sheffield : Sheffield Academic Press, 1991.

ECO Umberto, « James Bond : une combinatoire narrative ». *Communications* 8 (1966), 77-93.

FRANK Bernard, prés. et trad, *Histoires qui sont maintenant du passé*. Connaissance de l'Orient Paris : Gallimard, 1968.

GOFFMAN Erving, *La Mise en scène de la vie quotidienne, t. II, Les relations en public*. Paris, Minuit, 1973.

– *Les rites d'interaction*. Paris, Minuit, 1974.

HOLBEK Bengt, « Stories about Strangers ». Communication présentée au dixième congrès de l'ISFNR International society for folk-narrative research, Innsbruck, juillet 1992.

KLINTBERG Bengt, af. « Legends and Rumours about Spiders and Snakes ». *Fabula* 26 (1985), 274-287.

LAROUSSE Pierre, ed. *Grand Dictionnaire universel du XIX^e siècle*. Paris : Larousse, 1865-1890, 17 vol.

LEVI-STRAUSS Claude, *Race et Histoire*. Bibliothèque Médiations, Paris, Denoel – Gonthier, 1981 (1952).

MOSCOVICI Serge, « The Conspiracy Mentality » in *Changing Conceptions of Conspiracy*, ed. Carl F. Graumann et Serge Moscovici, 151-169 (Springer Series in Social Psychology) New York, Berlin, Heidelberg : Springer, 1987.

SIMPSON Jacqueline, « Another Modern Legend ? ». *Folklore* 83 (1972), 339.

SMITH Alan, « The 'Double Theft' : A Variant Form ». *Folklore* 84 (1973), 166-167.

VANDENDORPE Christian, *Apprendre à lire des fables. Une approche sémio-cognitive*. Montréal : Le Préambule, 1989.

– « La lecture du fait divers : fonctionnement textuel et effets cognitifs ». *Tangence* 37 (septembre 1992, numéro spécial « Autopsie du fait divers »), 58-69.

WINKIN Yves, éd. *La Nouvelle Communication. Textes de Bateson, Birdwhistell, Goffman, Hall, Jackson, Schefflen, Sigman, Watzlawick*. Points, Paris : Seuil, 1981.